

HENRI GODARD

CÉLINE
SCANDALE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1994.*

Pour Janine

Ce livre est né d'une irritation, celle d'entendre en toute occasion ressasser sur Céline un même discours sans issue. Plus de trente ans après sa mort, on n'est toujours pas sorti du tourniquet qui, sitôt son nom prononcé, renvoie indéfiniment de « grand écrivain » (quand ce n'est pas « grand styliste ») à « antisémite », et d'« antisémite » à « grand écrivain ». Le pire est que l'opposition entre les termes fascine tant qu'on ne songe plus guère à s'interroger sur le contenu de chacun : en quoi, au juste, jusqu'à quel point, Céline est-il un grand écrivain ? (Et préalablement : y a-t-il jamais eu un grand style qui soit seulement style ?) De quoi est faite, au juste, cette « petite musique » qu'on se contente si souvent de mentionner pour solde de tout compte ? Qu'en est-il, au juste, compte tenu des interprétations que certains en proposent parfois, de cet antisémitisme que la plupart des gens ne connaissent que par ouï-dire, n'ayant pu lire les textes ? Il faudrait commencer par essayer de préciser de quoi on parle. Une fois les termes définis, peut-être le problème ne se poserait-il plus de la même manière. Car c'est bien à cela qu'il faut tendre : à

sortir de ce cercle, si possible par le haut. Le discours courant sur Céline contribue pour sa part à la confusion des esprits. En posant la dualité autour de laquelle il tourne et retourne comme une contradiction dans les termes, et en s'en tenant là, il fait comme s'ils étaient du même ordre, il obscurcit l'existence de la littérature en tant que telle, il brouille en nous le sens de nos valeurs. On pourrait espérer que le cas limite, irritant, douloureux, de Céline, au lieu de bloquer la réflexion, nous aide au contraire à clarifier notre conception de la littérature et de nos relations avec elle en cette fin du siècle. Sur la notion proustienne de moi créateur et sur la situation respective, toujours aussi difficile à concevoir, de l'art et de la morale — et d'autre part sur certains aspects du racisme et de l'antisémitisme, Céline a des choses à nous apprendre.

Je lui ai depuis vingt ans consacré une bonne part de mon travail, sous forme d'éditions et d'études critiques. C'est une des manières de manifester le sentiment intime qu'on a de la force d'une œuvre, surtout quand elle est aussi controversée que celle-ci, que d'en donner des textes fiables et annotés, et de la prendre pour objet d'un examen approfondi. Mais ces études sont nécessairement spécialisées. Même quand elles impliquent une vision d'ensemble, elles sont obligées, comme toute entreprise de connaissance, de délimiter chaque fois leur perspective, de choisir leur problématique, et parfois de se concentrer sur certaines œuvres plus significatives de leur point de vue. Elles s'imposent aussi, pour obéir aux exigences du savoir, de rester dans les limites de l'impersonnalité, et, par souci de rigueur, de n'utiliser que de termes méthodiquement définis, qui pour cette raison ne sont pas toujours ceux de l'usage général.

Il y a un temps pour chaque chose. Je voudrais aujourd'hui me remettre dans la position de tout lecteur à qui se pose la question de la valeur qu'il attribue à une œuvre (lui seul, de par sa seule réaction de lecteur, indépendamment de tout ce qu'il a pu lire ou entendre sur cette œuvre), de la place où il la situe dans sa bibliothèque idéale, et des éventuels problèmes de conscience qu'elle soulève pour lui. Il s'agit de considérer celle-ci non plus sous tels de ses aspects ou dans telles de ses parties, mais en bloc, comme un tout, et de savoir quel jugement on porte sur elle, à travers ce nom de Céline qui désormais ne désigne qu'elle, et non plus l'homme des biographies qui l'a porté tant qu'il était en vie.

Je le ferai sans l'appareillage de notions et de catégories du critique, mais aussi sans l'appoint des citations de l'auteur dont il soutient habituellement son commentaire. Les citations sont pour le critique des preuves qu'il se sent tenu de fournir point par point. Elles ont pourtant l'inconvénient de mêler deux textes de nature différente, dont chacun nuit à la continuité de l'autre. Dans les pires des cas, le commentaire n'est plus qu'un mince fil de liaison entre des extraits du texte commenté, découpé et redistribué autrement que l'écrivain ne l'a voulu. La tentation est plus grande que jamais avec Céline, dont la moindre citation est de nature à rehausser n'importe quelle page de commentaire, et au besoin à la faire passer. Mais il fallait ici se priver de cette aide. Toute réflexion suppose aussi une distance par rapport à son objet. Celle-ci évoquera j'espère suffisamment l'œuvre de Céline à ceux qui l'ont lue, et réservera le plaisir du texte à ceux qu'elle incitera à le lire.

On reproche à Homère les carnages dont il remplit son antre, l'*Illiade* ; à Eschyle, la monstruosité ; à Job, à Isaïe, à Ézéchiel, à saint Paul, les doubles sens ; à Rabelais, la nudité obscène et l'ambiguïté venimeuse ; à Cervantès, le rire perfide ; à Shakespeare, la subtilité ; à Lucrèce, à Juvénal, à Tacite, l'obscurité ; à Jean de Pathmos et à Dante Alighieri, les ténèbres.

Aucun de ces reproches ne peut être fait à d'autres esprits très grands, moins grands. [...] Ils n'ont ni exagération, ni ténèbres, ni obscurité, ni monstruosité. Que leur manque-t-il ? Cela.

Victor Hugo
William Shakespeare
I^{re} partie, livre II

Il faut que nous arrêtions de tourner en rond au sujet de Céline. Cela a commencé par un pur dialogue de sourds. Tandis que certains, une fois l'œuvre révélée dans toute son ampleur, reconnaissent en Céline un écrivain de la taille de Proust ou de Joyce, pour les autres il n'était toujours qu'un publiciste antisémite, un autre Drumont. D'un côté, l'évidence grandissante qu'il est de ceux qui ont à dire sur l'homme et sur leur temps des choses qu'ils sont seuls à pouvoir dire, et qu'il s'est forgé pour les dire un style qui l'inscrit dans l'histoire de la prose française, à la suite de tous ceux qui l'ont faite, de Montaigne à Pascal, de La Bruyère à Saint-Simon, de Voltaire à Chateaubriand, de Stendhal à Barrès et à Proust. De l'autre, l'intime conviction que la plume qui a écrit les pages d'antisémitisme frénétique des pamphlets ne saurait en écrire aucune autre qui puisse nous toucher ; une résistance passionnée à l'idée que quelqu'un qui en a été capable soit jamais défini par quoi que ce soit d'autre que par cet antisémitisme.

Les choses, en trente ans, ont évolué. Le nombre des lecteurs sensibles à la puissance de Céline écrivain s'est

accru au point que cette puissance est devenue difficile à nier — quant à l'antisémitisme, il n'était déjà que trop évident. Pour ceux qui considèrent la littérature de loin, cela ne tire pas à conséquence. Mais pour la plupart des admirateurs de Céline, y compris les plus enthousiastes, cela ne va pas sans un partage intime. Ils ressentent par moments, chaque fois qu'ils repensent à certains faits de cette vie ou relisent certaines pages de cette œuvre, l'indignation ou le dégoût de ceux qui la refusent tout entière. Mais rien ne peut faire que, revenant aux textes qui en font la meilleure part, ils ne retrouvent leur admiration intacte. Ils peuvent bien avoir pris aussi la décision de principe de ne pas séparer ce meilleur et ce pire, les pensent-ils jamais autrement que, soit à tour de rôle, soit en ne voyant plus ce pire que sous forme de généralités et d'abstractions qui le vident pour ainsi dire de sa substance ? Nous en sommes arrivés à un point où, à différents degrés de conviction — les uns pour ne pas aller contre l'opinion générale, les autres avec déchirement —, nous nous contentons faute de mieux d'associer des termes dont nous savons bien qu'ils ne sont pas de même nature. Des uns aux autres, seul diffère l'ordre de l'association : tantôt « grand écrivain mais atroce antisémite », tantôt « atroce antisémite mais grand écrivain ». En plus bref, sous forme de titres journalistiques, cela donne en variantes infinies une formule qui est en passe de devenir, à l'échelle internationale, une idée reçue de notre temps : « Céline : A towering, reprehensible genius » (*The New York Times Review of Books*, 11 août 1992) ; « Céline : un génie détestable » (*Le Figaro Magazine*, 8 janvier 1994) ; « ce grand écrivain fut un salaud » (*La Quinzaine littéraire*, 16 janvier 1994).

HENRI GODARD

Céline scandale

Trente-quatre ans après la mort de Céline, le scandale qu'il provoque ne s'est nullement apaisé. Il n'y a pas à s'en étonner, car ce qui scandalise en lui est la coexistence du génie littéraire et du racisme, et ce scandale intellectuel est d'autant plus grand que la puissance, la nouveauté et l'envergure de son œuvre sont davantage reconnues, comme elles n'ont cessé de l'être pendant cette période.

Ce scandale finit par avoir sur les esprits un effet de blocage : on reprend indéfiniment les termes de « grand écrivain » et d'« antisémite » et on les entrechoque sans trop se demander quels sont au juste le sens et la portée de chacun d'eux dans son cas.

Ce livre se propose de faire avancer la réflexion en tentant de définir ce qui, sur le plan de la littérature, fait cette force de l'œuvre, tout en prenant, sur le plan de la morale, la mesure de ses errements, avant de s'interroger sur la manière dont les deux plans se situent l'un par rapport à l'autre.

Henri Godard est l'auteur de plusieurs études critiques consacrées à Céline, et l'éditeur de ses romans dans la Bibliothèque de la Pléiade. Mais ce livre se situe en marge d'un travail de recherche. Henri Godard se remet ici dans la situation de tout lecteur que ce scandale touche.



9 782070 738021



94-XI A 73802 ISBN 2-07-073802-7

80 FF tc

Extrait de la publication